



Les détours fictionnels du récit de voyage

Véronique Magri-Mourgues

► To cite this version:

Véronique Magri-Mourgues. Les détours fictionnels du récit de voyage : Le Nil, Egypte et Nubie, de Maxime du Camp. 1999 Third Biennial ASTENE Conference, Jul 1999, Cambridge, France. pp.149-165. hal-01225981

HAL Id: hal-01225981

<https://hal.science/hal-01225981>

Submitted on 10 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les détours fictionnels du récit de voyage :
*Le Nil, Égypte et Nubie*¹ de Maxime Du Camp

Véronique Magri-Mourgues
 Professeur des Universités
 Univ. Nice Sophia Antipolis, membre de l'UCA
 CNRS, BCL, UMR 7320

<http://www.unice.fr/bcl>

Ce travail repose sur un paradoxe fondateur qui confronte les circonstances du voyage réel, les motivations premières du récit de voyage et les procédés d'écriture utilisés pour y parvenir. Le récit de voyage cultive un idéal de transparence entre la chose vue et le compte rendu qui en est fait. Sollicité par Théophile Gautier, Du Camp entreprend d'écrire « ce qu' [il] a vu dans les pays lumineux qu' [il] a parcourus », toujours en quête « des vérités éparses parmi les peuples qui couvrent la terre ».² Rappelons qu'en 1849 Du Camp part avec Flaubert investi de missions officielles émanant de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, du Ministère de l'Instruction publique et, pour Flaubert, du Ministère de l'Agriculture et du Commerce qui charge les deux compagnons d'

Explorer les antiquités, de recueillir les traditions, de relever les inscriptions et les sculptures et d'étudier l'histoire dans les monuments.³

Le projet est aussi photographique et on sait que Du Camp le réalise avec brio en rapportant deux cent quatorze calotypes réunis dans un album qui lui a valu entre autres la Médaille d'or décernée par l'Académie des Arts et métiers, industries et Belles Lettres de Paris. La mission de ce second voyage⁴ de Du Camp est avant tout archéologique ; de fait, *Le Nil, Égypte et Nubie* prend souvent des allures de documentaire scientifique, quand Du Camp se livre à une énumération des monuments rencontrés durant ces huit mois, du 15 novembre 1849, date de son arrivée à Alexandrie, au 17 juillet 1850, date de son départ à destination de Beyrouth. De ce voyage, sont donc issus deux ouvrages, le recueil photographique et le récit de voyage *Le Nil, Égypte et Nubie*, qui est l'objet de cette étude⁵ et qui se présente sous la forme de lettres adressées à Théophile Gautier, écrites au retour à partir des notes de voyage.

L'enjeu de l'exposé est de s'interroger sur les modalités de la mise en récit du voyage réel. Du réel vu au réel qu'il tente de restituer et d'atteindre, le voyageur-écrivain parcourt les voies détournées de la fiction. Quels sont les agents fictionnels du récit de voyage ? Autrement dit, quels sont les éléments qui, empruntant aux techniques romanesques, interfèrent avec la réalisation d'un récit de voyage qui se voudrait enquête neutre et scientifique ?

¹ Maxime Du Camp, *Le Nil, Égypte et Nubie*, 1854, Paris, Hachette, 1877, 319 p.

² Préface.

³ Cité par J.M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Publications de l'institut français d'archéologie orientale, 1956, t. II, p. 87.

⁴ Du Camp est déjà allé en Asie Mineure dans les années 1844-1845, sous le règne d'Abdul Medjid et il a rendu compte de premier voyage dans ses *Souvenirs et Paysages d'Orient*, œuvre parue en 1848. Entre ces deux voyages, les connaissances de Du Camp se sont considérablement accrues par sa fréquentation de la Société Orientale où il a rencontré d'illustres voyageurs orientalistes (Audiffred, Jules Cloquet, Clot Bey, Charles Lambert, Prisse d'Avennes) et par ses lectures (Volney, la *Correspondance d'Orient* de Michaud et Poujoulat entre autres).

⁵ Voir, pour la comparaison entre les deux œuvres, Marta Caraion, « Maxime Du Camp : le difficile partage des savoirs, *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, n)49, 1998, p. 145-168).

Les procédés de dramatisation

Le rythme

Ce récit de voyage de forme épistolaire suit globalement le déroulement chronologique du voyage réel ; cependant, des perturbations de l'ordre linéaire interviennent quelquefois qui participent à un effet de dramatisation. Les interférences entre le temps du récit et le temps du voyage peuvent être aisément démontrées. *Le Nil, Égypte et Nubie* adopte certes la forme épistolaire mais s'affirme comme reconstruction à partir de notes de voyage. À deux reprises seulement, Du Camp réintègre, dans son récit, des notes de voyage prises sur le vif :

Maintenant, cher ami, je copie textuellement mes notes au jour le jour ; au milieu de ces phrases incomplètes, morcelées et pleines de répétitions, tu saisis mieux au vif mes impressions variées à chaque nouvel aspect du pays. (p. 124)

Ici, cher Théophile, je reprends mes notes, que je copie textuellement, car elles ont été prises presque heure par heure. (p. 263)

L'itinéraire réel est rythmé par la contiguïté spatiale des lieux traversés et par la succession chronologique des journées de voyage. Les étapes du voyage se suivent de manière contingente et inévitable. Cela est d'autant plus vrai pour *Le Nil, Égypte et Nubie*, dont l'itinéraire suit le cours du Nil. Seuls les quatre jours de marche pour rejoindre Koçeir permettent à Du Camp de s'écarter de cette ligne directrice.

Pendant six mois, enfermé dans ma cange, j'ai vécu sur le Nil que j'ai remonté et descendu. (p. 20)

À cette progression imposée au voyageur s'oppose le principe logique du texte de fiction construit par un narrateur tout-puissant qui élabore un schéma narratif d'ensemble dirigé vers une finalité prédéfinie. Du Camp, voyageur adulte, réalise ce parcours dont il rêvait enfant et qu'il n'imaginait qu'en suivant de son doigt le tracé du fleuve sur la carte.

Tout enfant, je me couchais sur des cartes d'Égypte, et, avec mon doigt, je suivais les méandres sans nombre du petit filet noir qui indiquait le fleuve. (p. 20)

Un parcours fantasmatique double le voyage réel : du signe qu'est le « petit filet noir », équivalent abstrait du fleuve sur la carte géographique, au signe symbolique du mot utilisé par le voyageur-scripteur, un cheminement imaginaire se dessine qui risque de priver d'emblée le récit de voyage de toute prétention à l'objectivité.

Des discordances temporelles témoignent de la reconstruction opérée par le récit : des phénomènes d'échos et de reprises tissent un réseau signifiant et rapprochent, par l'écriture, des éléments successifs au cours du voyage :

L'âne qu'on m'avait réservé pour cette promenade ressemblait trop à celui dont je t'ai parlé dans mon excursion au lac Moeris, mon cher Théophile, pour que je ne préférasse pas faire la route à pied. (p. 136)

Le narrateur peut aussi opérer la synthèse de divers moments identiques, par exemple à propos des crocodiles qu'il voit pour la première fois « en passant devant *Djebel-Farchout* » :

Souvent, presque tous les jours, j'en ai revu depuis, réunis sur les îlots de sable, en groupe de trois ou quatre, et quelquefois de dix-huit à vingt. (p. 111).

Ou encore lorsqu'il fait allusion à la vie quotidienne à bord de la cange et aux matelots :

Pendant trois mois et demi je les ai vus ainsi, tout le jour et quelquefois la nuit encore, maniant leurs avirons, luttant contre le vent contraire, maigris de fatigue, dormant à peine quelques heures, mais toujours courageux et toujours psalmodiant leur mélancolique refrain, dont les notes douces et lentes bourdonnent encore dans mon souvenir.

Dans cette saison avancée de l'année, le Nil est au plus bas, aussi chaque jour et plusieurs fois souvent ma barque s'ensablait. (137-138).

Le récit se construit comme une série d'épisodes qui se succèdent au cours du voyage ; la découverte de l'Autre ou des paysages exotiques est comme théâtralisée. L'exemple célèbre de la danseuse Kutchuk-Hanem est présenté « comme une apparition »⁶ (p. 115) et trouve un écho dans celui de la danseuse Azizeh (p. 188). Le syntagme « un jour » caractérise l'épisode comme un événement unique et pique la curiosité du lecteur : c'est ainsi qu'est introduite la scène chez le Grec nommé Rosa qui fait commerce des momies et chez qui Du Camp en découvre une série :

Un jour j'allai frapper à sa porte, il vint m'ouvrir lui-même ; j'entendis le bruit lent de ses larges babouches qui traînaient à terre ; il gourmandait d'une voix chevrotante un chien qui hurlait contre moi ; j'entrai dans la cour de sa maison ; trente ou quarante momies dépouillées s'adossaient le long des murs. [...]

Un coup de vent s'éleva, s'engouffra par la porte ouverte et renversa une des momies.

Elle tomba avec un bruit sec, le front contre une pierre ; un fragment se détacha de la tête, je le ramassai, c'était l'oreille droite. (p. 249)

La description d'un paysage même peut créer un effet de surprise qui participe à un jeu théâtral :

Vers sept heures du matin, à un coude du Nil, les pyramides apparurent subitement, dessinées par le soleil levant. (p. 27)

Que le narrateur emploie l'imparfait propice à la synthèse de moments successifs ou le passé simple qui érige un fait unique en événement remarquable auréolé de romanesque, les temps du passé sont l'indice évident d'une reconstruction après coup. Le narrateur est libre d'agencer les épisodes à sa guise. Il suscite l'intérêt du lecteur en jouant sur l'étrange à différents niveaux de la narration.

Les jeux de l'étrange

Au niveau de la macrostructure d'abord, des phénomènes de prolepse entretiennent l'attente du lecteur :

Je louai des chevaux, je retins un drogman nommé Joseph Brichetti, avec lequel je te ferai faire plus tard une ample connaissance. (p. 16)

La scène de la danse orientale est annoncée quelques pages auparavant par l'invitation de la servante de Kutchouk-Hanem :

Elle découvrit un fort laid visage et me pria, au nom de sa maîtresse, d'aller le soir dans sa maison voir des almées qui feraient *des danses mêlées de chansons*, comme eût dit Molière. (113)

La séquence descriptive même peut adopter une présentation insolite lorsque le narrateur affecte un regard naïf et décrit une scène avant d'en révéler la signification au lecteur. Le thème-titre ou pantonyme n'est donné qu'à la fin de la séquence et oblige à une relecture et à une réinterprétation mais la surprise et l'étrangeté de la scène demeurent. Philippe Hamon précise l'effet produit par une telle disposition :

Certes, plus le pantonyme tend à être rejeté vers la fin de l'énoncé descriptif, plus la lecture de ce dernier tend à devenir quête, quête de sens, d'information, quête du pantonyme lui-même, plus donc la description tend, tout en restant organisée sur le modèle de la liste, à s'assimiler au récit à suspense, au récit à devinette, qui est quête d'une dénomination plus ou moins différée.⁷

⁶ On se souvient que Flaubert utilise la même formule à propos de Madame Arnoux : « ce fut comme une apparition » (*L'Éducation sentimentale*, 1869).

⁷ Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette supérieur, 1993.

Le voyageur reconstitue la surprise inaugurale qui a été la sienne lors de sa découverte et le narrateur emprunte à l'art du romancier qui ménage ses effets.

J'entrai dans une cour éclairée où une vingtaine d'hommes réunis en cercle se dandinaient en imitant les mouvements d'un chef qui donnait le ton, et hurlaient le nom d'*Allah* avec des intonations gutturales, forcenées et sauvages dont les derviches de Scutari t'ont donné l'exemple.

Nul ne s'inquiéta de ma présence profane, et je pus rester jusqu'à la fin de cette cérémonie, qui célébrait la fête d'un santon voisin. (p. 29)

Un peu plus loin, le même procédé est utilisé pour une scène de mariage où l'explication suit la description (p. 30) ou encore pour les chasseurs d'hyènes dont l'identification ne survient qu'après leur portrait (p. 257).

Au niveau de la phrase, des tours syntaxiques récurrents misent sur l'étrangeté : le présentatif « c'est » qui identifie à rebours le sujet de la séquence descriptive ; par exemple à l'hôpital de Ksar-El-Aïn, Du Camp découvre « un monstre très-fantastique. C'était un rachitique » (p. 40). Le présentatif est parfois réduit au seul verbe attributif dans des formules au raccourci saisissant :

Auprès d'eux courent sur des ânes de gros paquets noirs et blancs qui sont des femmes. (p. 42)

Enfin, la thématization d'un complément circonstanciel en tête de phrase retarde l'apparition du sujet de la phrase et produit le même effet d'étrangeté⁸ :

Près d'une grève abreuvée par le fleuve, à côté d'un bouquet de jusquiames, j'ai vu des formes étranges qui remuaient ; je me suis approché et j'ai aperçu un chacal, des gypaètes blancs et des vautours chenus qui déchiraient le cadavre pourri d'un crocodile échoué sur le sable. (p. 137).

Pendant que j'étais assis dans un café ouvert sur le bazar et que je fumais un narguileh chargé d'excellent tombak, je vis passer un homme vêtu d'un si singulier accoutrement, que je me levai pour le suivre et l'examiner de près. (p. 301)

L'aventure du narrateur

L'écart temporel entre le voyage et son compte rendu oblige, sur le plan énonciatif, à distinguer le voyageur et le narrateur. C'est ce dernier qui met en scène le voyageur comme personnage d'une aventure. D'emblée, du Camp s'est présenté comme acteur d'un périple aventureux en mer, espace symbolique d'une séparation et de l'accès à un autre monde. Il joue un rôle, manifeste quand il revêt le costume arabe :

Le lendemain, portant pour plus de commodité le costume à la *nizam* c'est-à-dire les guêtres, les larges pantalons flottants, la ceinture et la veste, j'étais prêt à partir. (p. 263)

Il change même de nom le temps du voyage : il est surnommé « le père de la maigreur *Abou-Mouknaf* » par son équipage. Il se met en scène dans des situations dangereuses ou insolites, parfois cocasses. À Karnac, il partage « fraternellement » sa chambre

Avec de grosses fourmis noires, avec des geskos qui parfois me réveillaient la nuit en rampant jusque sur mon visage, et avec deux moineaux francs, très-effrontés, fort amoureux, et qui me regardaient en penchant la tête, lorsque je fumais mon narguileh (p. 232)

⁸ « Au moment où je sortais de ce petit temple, dont j'ignore le constructeur et la divinité, une façon de grand coquin vêtu en arnaute se présenta devant moi, me salua fort humblement, tira les deux pistolets passés dans sa ceinture, les déchargea en l'air, fit une cabriole, me salua de nouveau et me demanda un *bakhchich*. (p. 221)

« Un matin que je faisais mon frugal déjeuner, composé de pain et de lait de buffle caillé, sous le péristyle de la tombe de Ramsès Meïamoun, deux hommes parurent. » (p. 257)

L'ascension de la pyramide de Chéops (p. 66) de même que la traversée des grottes de Samoun (p. 305 sq), sont deux épisodes où le voyageur se place dans une position inconfortable et singulière :

Deux bédouins me prirent les mains ; deux autres, marchant sur les côtés, me poussèrent par les reins ; donc, hissé par devant, aidé par derrière, j'arrivai fort essoufflé, au bout d'un quart d'heure, sur la plate-forme qui termine la pyramide de Chéops. (p. 66).

Et dans les grottes de Samoun :

J'avais défendu aux guides de sortir les bougies contenues dans les lanternes, et je dépeçais des momies, cherchant des scarabées dans leur ventre rempli de bitume, enlevant à l'une ses pieds dorés, à l'autre sa tête garnie de longs cheveux, à une troisième ses mains sèches et noires. (p. 308).

Dans cette aventure, le narrateur entraîne le lecteur représenté par Gautier qui devient lui aussi un personnage de cette histoire qu'il vit par procuration.

Nous irons ensemble visiter les pyramides et regarder ce sphinx qui n'a point encore dit le mot de son énigme. 63). Tu connais mon personnel maintenant, cher ami, et nous pouvons partir. (p. 87)

Le Nil, Égypte et Nubie utilise une forme de discours adressé à Théophile Gautier sous forme de lettres. La réception elle-même guide l'écriture du voyage et signale le caractère fictionnel du récit. En fait, au-delà de l'allocutaire désigné, le public visé est celui des revues où commence à paraître cet ouvrage.

Les procédés de distanciation qui s'appuient maintenant sur le dispositif énonciatif particulier de ce récit de voyage mettent en évidence les stratégies de cette fiction.

II. Les procédés de distanciation

Du Camp veut plaire à son lecteur en l'instruisant et le tutoiement l'autorise à une certaine familiarité, lui permettant d'adopter le ton de la conversation ou de la confidence toute conventionnelle (« entre nous », p. 9). Les anecdotes et les digressions suspendent le cours de la narration et sont à l'origine d'une hétérogénéité formelle qui révèle la construction fictionnelle. Comment le récit de voyage gère-t-il cette hétérogénéité ?

Anecdotes et digressions

Selon leur statut, elles entretiennent des relations différentes avec la narration et instaurent des discordances variables.

Elles sont contemporaines du voyage et fonctionnent comme épisodes dont le voyageur n'est que témoin, par exemple lorsque Du Camp relate le châtement réservé à un voleur (p. 214-215). Elles prennent place parmi les curiosités du pays étranger à même de susciter l'intérêt du lecteur ; elles n'établissent ni rupture temporelle ni décrochage énonciatif puisqu'elles s'insèrent naturellement dans la trame chronologique du récit de voyage. Elles se fondent dans ce processus dynamique qui est de faire connaître l'Autre, en rapportant une expérience visuelle. Une galerie de portraits s'esquisse dans *Le Nil, Égypte et Nubie*, qu'il s'agisse du compagnon de Du Camp, Joseph Brichetti (p. 205sq), ou de figures orientales rencontrées au hasard du voyage comme Iça, un chrétien de Bethléem (p. 263) ou le cheikh de *Harabahmed-Founey* (p. 298). Les anecdotes peuvent renvoyer à des faits prétendus historiques et avérés dans une époque passée : un feuilleté temporel se dessine qui creuse le récit de voyage et fait parcourir les époques. Ainsi est rapportée l'aventure d'un explorateur des grottes de Samoun, vingt ans plus tôt :

Il y a environ vingt ans, un Américain visita les grottes de Samoun en compagnie de son drogman et d'un guide. Quelque temps après qu'il y fut descendu, on entendit un grand bruit, puis une fumée noire s'échappa par l'ouverture. On ne revit jamais ni l'Américain, ni son drogman, ni son guide ; on fut plusieurs années sans oser s'aventurer encore dans ces dangereux souterrains. (p. 308)

Ou encore la construction de la citadelle de Bedrèchein par Saladin :

Ce fut Saladin qui bâtit la citadelle sur le dernier mamelon du mont Mokattam ; il avait choisi cet emplacement, après avoir remarqué que la viande s'y conservait vingt-quatre heures de plus que dans l'intérieur du Kaire (80).

La source énonciative de ces anecdotes reste le narrateur qui s'en porte garant. Mais il arrive que le narrateur même délègue sa voix à d'autres personnages qui assurent des relais narratifs. Un vieillard raconte au voyageur la bataille des pyramides (p. 66), par exemple. C'est lorsque l'anecdote appartient au règne de l'imaginaire que le récit de voyage, accueillant un récit fictif, devient comme une fiction au second degré. Mais le plus original, c'est le brouillage des catégories qui est opéré entre anecdotes historiques et anecdotes merveilleuses par le mode d'insertion particulier choisi.

Quelquefois, l'anecdote est clairement annoncée comme imaginaire, que le narrateur rapporte en son nom une légende ou qu'il rapporte les propos fantaisistes d'autres personnages dont il se distancie d'emblée. Le narrateur raconte ainsi la construction miraculeuse de la mosquée de Bellal (p. 170 sq.), l'origine légendaire de la stérilité d'un champ recouvert par les sables (p. 303-304). Mais quand son attitude reste volontairement ambiguë par rapport à d'autres sources énonciatives, il entretient l'hésitation entre histoire et fiction. Il feint d'adhérer à certaines légendes : celle racontée par les Arabes, qui explique l'absence de crocodiles après *Cheikh-Abadeh* par l'anathème qu'a lancé contre eux un anachorète dont ils ont dévoré l'âne :

La malédiction a été féconde, car depuis, jamais un crocodile n'a pu franchir le Nil au-delà de Cheikh-Abadeh. (p. 108).

Celle racontée par Réïs Ibrahim et rapportée d'abord sur le mode de l'assertion prise en charge par le narrateur avant que la source énonciative ne soit révélée :

Des mouettes en grand nombre voltigeaient autour de ma cange et se précipitaient avec des cris aigus sur le pain que les matelots leur jetaient.

Tu crois peut-être qu'elles le mangent ! Non, elles vont le déposer sur un banc placé devant le tombeau de Cheikh-Saïd, afin qu'il puisse servir de nourriture aux pèlerins et aux voyageurs.

Voilà du moins ce que me raconta Réïs Ibrahim. (p. 107-108)

Celle qui raconte l'histoire d'une colonne dans une mosquée ; l'énoncé est dépourvu de toute trace de modalisation et emploie un présent assertif après avoir utilisé le temps spécifique du récit, le passé simple :

La dépression et la veine cinglée qu'on y voit encore sont la trace de la main et du coup de fouet du khalife. (p. 50)

Les histoires merveilleuses doublent les lieux traversés et en font des espaces légendaires. Leur « réalité » est éludée au profit d'une dimension fictionnelle où se croisent des voix de différentes origines, qui, en les saturant de signes verbaux, les mettent à distance.

Les procédés comiques

La mise à distance peut aussi être opérée par les procédés comiques qui désamorcent notamment la solennité d'une scène, soit par une description mécanique et fausseté naïve, soit par une description grotesque, toutes deux privant la scène de toute sacralité. Un exemple éloquent du premier type est celui des ablutions :

En s'approchant de la fontaine qui coule dans la cour de chaque mosquée, le Mahométan dit : « louange à Dieu qui nous a faits musulmans et qui nous a donné cette eau bienfaisante pour que nous puissions nous purifier de nos péchés ! » puis il s'accroupit près du bassin, prend de l'eau dans sa main, s'en rince trois fois la bouche [...]. Pour le bras droit, qui se lave depuis l'extrémité du médium jusqu'au coude [...]. Le bras gauche est lavé de la même façon, mais le côté gauche étant regardé comme destiné aux œuvres mauvaises, il faut dire : « ô Dieu ! Donne-moi le livre de mes actions dans cette main [...] ». (p. 31-32).

Une scène de noce orientale est décrite de manière grotesque

La fiancée, enveloppée des pieds à la tête dans un grand cachemire rouge qui l'aveuglait et l'étouffait, placée sous un dais, hésitant à chaque pas dans la crainte de tomber, était conduite par quatre matrones qui la tenaient par la main et par les épaules. (p. 31)

La procession en l'honneur d'une circoncision est ramenée au trivial par le détail des porteurs d'eau qui craignent les incendies à cause des *machallas* allumés :

Des porteurs d'eau, chargés d'une outre énorme, les escortaient de près et éteignaient vite, dans la crainte des incendies, les charbons enflammés qui tombaient de ces brasiers. (p. 11)

Enfin, les allusions intertextuelles à des textes littéraires révèlent la reconstruction des épisodes du voyage ; à l'approche de plusieurs hommes réclamant des bakhchich :

Les matelots montés sur les bastingages menaçaient de les traiter comme Gargantua traita jadis les Parisiens du haut des tours de Notre-Dame. (p. 105)

Face à un malheureux couvert de plaies, Du Camp s'exclame, reprenant à son compte l'ironie voltairienne :

Ah ! Si, comme Candide, je m'étais "enquis de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avait mis ce misérable dans un si piteux état", il eût pu me répondre comme Pangloss : "hélas ! C'est l'amour, l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de le l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le tendre amour !" (p. 190)

L'intertextualité peut être convoquée dans une intention ironique motivée par le désir d'amuser le lecteur en jouant sur la connivence induite par des références communes. Mais elle peut aussi se mettre au service de la vérité, lorsque la voix des autres est mise en perspective et que les mots du narrateur sont utilisés pour redresser des erreurs d'interprétation.

III. Au service de la vérité

Du Camp, qui se définit dans la Préface comme un « pèlerin de l'avenir », désireux « d'emporter au dedans [de lui-même] un peu de cette Vérité, vers laquelle nous tendons sans cesse » tente de rétablir la vérité en confrontant les opinions d'autres voyageurs ou les croyances véhiculées par la tradition aux sources plus incertaines.

Les voix des autres en perspective

Les références culturelles ou savantes rythment le récit de voyage et l'inscrivent dans l'histoire du Voyage en Égypte et dans un parcours strictement littéraire défini par le processus de la répétition.

Du Camp cite différents orientalistes, voyageurs ou égyptologues : le Père dominicain Vansleb qui effectue deux voyages en Égypte (1664 et 1672), Burckard, explorateur suisse et premier Européen à pénétrer dans les villes saintes de l'Arabie en 1813, qui a, pour ainsi dire, préparé l'expédition scientifique de Champollion jusqu'à la deuxième cataracte en 1828-1830, ou encore le Docteur Leipsius, égyptologue allemand, chargé d'une mission archéologique par Frédéric-Guillaume de Prusse, en 1842-1845. Ce dernier est célèbre pour sa découverte du « décret de Canope », qui confirme les résultats obtenus par Champollion, mais aussi, plus tristement, par ces actes dévastateurs.

Les opinions citées interviennent soit comme arguments d'autorité indiscutables, soit au contraire comme croyances erronées que le voyageur tente de rectifier par ses propres paroles. « La tradition ment souvent à l'histoire » (p. 13) ; c'est notamment le cas pour les *aiguilles* de Cléopâtre « élevées environ dix-huit siècles avant son règne » (p. 13) et pour la *colonne de Pompée*, qui fut dressée sous

le règne de Dioclétien, auquel elle est dédiée, par un certain Pomponius, préfet d'Égypte » (p. 13). L'opinion du docteur Leipsius est convoquée pour expliquer l'origine de Hôrus, dieu du silence. Comme les monuments sont surchargés des signatures de vaniteux et stupides voyageurs, les lieux traversés sont saturés de signes : gloses savantes, hypothèses scientifiques, suppositions fantaisistes. L'objet concret disparaît au profit du potentiel interprétatif qu'il recèle.

La création verbale est à l'origine d'un autre monde qui se juxtapose à celui traversé par le voyageur ou même qui finit par s'y substituer. Dans *Le Nil, Égypte et Nubie*, le fantôme du passé revient hanter le présent, du voyageur ou du narrateur.

Le fantôme du passé

Le lecteur est ainsi entraîné dans un miroitement de noms propres qui ont servi à désigner les mêmes villes au cours de l'Histoire. Le vieux Kaire, « la Babylone de l'ancienne Égypte » (p. 47), Syout, « autrefois, c'était Lycopolis, la ville des loups » (p. 110), « Éléphantine, la Syène merveilleuse dont les anciens nous ont tant parlé » (p. 120). Une autre allusion est faite à Syène et à l'Égypte ancienne :

C'est de là que sortaient ces fameuses pierres de Syène qui, sous la main des Égyptiens, devenaient des obélisques, des colosses, des stèles, des chapelles monolithes, des statues, des scarabées, et quelquefois des temples. (p. 169)

Ces rappels historiques fonctionnent moins comme preuves d'érudition qu'ils ne dotent la ville à la dénomination plurielle d'une charge poétique indéniable. De fait, là encore le référent s'éloigne dans le monde verbal. Le lieu traversé est un mémorial, une invite permanente à se souvenir adressée au voyageur. Lorsque Du Camp est déçu par le spectacle qu'il découvre et qui ne coïncide pas avec ses attentes, il a tôt fait de recréer un paysage par le pouvoir de l'imaginaire et de la parole. Il procède à une mise en ordre virtuelle du réel. L'irréel du passé dresse le bilan d'un échec, à propos de la construction interrompue d'un barrage sur le Nil :

Si les travaux avaient été continués, voici quels en eussent été l'ensemble et le résultat : deux ponts immenses, construits à l'embranchement du Nil, eussent enjambé le bras qui descend vers Rosette et celui qui coule vers Damiette. Un système d'écluses aurait permis, en fermant la baie ouverte dans chaque arche, de faire monter l'eau du Nil à une hauteur déterminée et d'obtenir ainsi une inondation factice facilement répandue dans le delta, à l'aide d'une *arête* de canaux dirigés en tout sens.

Les richesses qu'en eût recueillies l'Égypte sont incalculables. (p. 27)

Le conditionnel permet de conjecturer un projet futur, toujours à propos du Nil :

On pourrait peut-être détourner le Nil, le diriger à travers le désert d'Assouan et ouvrir ainsi aux bateaux une voie large et commode ; mais le gouvernement égyptien se soucie peu de pareilles améliorations et ne s'inquiète guère des dangers que courent les barques, les marchandises et les hommes. (p. 122)

Pour Du Camp, ressusciter l'Égypte ancienne et l'Égypte des Pharaons, c'est stigmatiser l'Égypte contemporaine où se situe son voyage. Nombreuses sont les phrases où un passé mythique et glorieux s'oppose à un présent déchu :

Une allée de sphinx accroupis conduisait jadis jusqu'au fleuve ; maintenant il n'en reste plus que quatre, dont deux sont décapités. (p. 146)

Dès la Préface, son projet satirique est clair :

Je ne te parlerai que de ces deux pays, où s'est abattue cette bande de vautours qui est la famille de Méhémet-Ali.

Le projet satirique

L'évolution de l'Égypte est fustigée comme une décadence et la condamnation est sans appel à l'encontre de Méhémet-Ali et de son petit-fils et successeur, Abbas-Pacha (1849 à 1854). A Abbas-Pacha sont dévolues l'incompétence et la cruauté, à Méhémet-Ali les erreurs de jugement. Ce dernier

A accéléré son agonie (de l'Égypte) en voulant changer brusquement sa destination réelle. (p. 9)

C'est-à-dire en tentant de faire de ce pays, « nation agricole » une « nation manufacturière ». Le parangon du règne de ce roi pourrait être son tombeau où « on a réuni tout ce qui peut donner une idée du mauvais goût des Turcs » (p. 36).

Des moyens rhétoriques divers sont mis à la disposition d'une satire virulente. Elle peut être détournée lorsque Du Camp use de la figure du zeugma dans le portrait d'un *nazir* (percepteur) :

Sorte de gros polichinelle turc qui n'avait rien de remarquable qu'un nez énorme, une toux grasse et constante, une main estropiée, une bouche sans dents et une grande admiration pour Méhémet-Ali. (p. 99)

Elle peut être mise en évidence par des juxtapositions qui martèlent une condamnation sans appel :

Maintenant on a démoli la fontaine de la cour, on a construit des refends entre les colonnes, on a fait des murs dans les galeries, on a morcelé, brisé, effondré, déshonoré ce monument qui était un chef-d'œuvre, pour établir un hospice à soldats, qu'on a commencé depuis dix ans, qu'on a abandonné depuis sept et qu'on ne finira jamais. (p. 38)

Elle peut tourner en dérision les personnages par un portrait charge, par exemple celui d'Abbas-Pacha.

Il était échoué dans le coin d'un divan ; c'est un homme de quarante ans, gros, court, engoncé, sans distinction et sans grâce ; on ne lit rien sur son visage hébété, ni grandeur, ni volonté, ni finesse. (p. 152)

D'une manière générale, la vision des étrangers accuse une distance, quand elle n'est pas péjorative. La description de la danseuse Kutchuk-Hanem par exemple emprunte des images animalières qui témoignent d'une distance poétique et littéraire :

[...] Elle faisait simplement glisser sa tête sur la dernière vertèbre avec un mouvement de serpent amoureux [...] et faisait, avec ses bras étendus, un geste circulaire qui ressemblait aux grands coups d'aile des oiseaux de l'océan. (p. 117)

Des images du même registre sont reprises pour l'autre danseuse, Azizeh :

Ses yeux [...] se voilent d'une langueur de chatte amoureuse [...] Ses deux longs bras noirs et luisants, tendus en avant, agités de l'épaule au poignet par un frémissement insensible, s'éloignaient l'un de l'autre avec des mouvements doux et rapides comme ceux des ailes d'un aigle qui plane. (p. 189)

Les femmes de Constantinople sont décrites au travers de l'inventaire de leurs vêtements qui garantit au spectateur une distance critique suffisante. Un rachitique se traîne « ainsi qu'une grande araignée à demi écrasée » (41).

Le Nil, Égypte et Nubie prend quelquefois l'allure d'un documentaire scientifique au travers de longues énumérations de monuments ou d'explications savantes, mais la dédicace à Théophile Gautier place d'emblée le récit de voyage sous le patronage littéraire. En dépit d'une transparence visée entre les mots et les choses, ce récit se construit par strates successives : aux notes de voyage prises sur le vif se superposent d'emblée les écrans culturels et imaginaires ; le regard est informé

par les lectures préalables et orienté par des préoccupations spécifiques : l'œil sélectionne déjà ce qui est « à voir ». Le récit de voyage, écrit après coup, redéfinit les paramètres du voyage réel, à commencer par la temporalité qui, jouant sur des effets d'attente ou de synthèse, rompt avec le déroulement linéaire pour répondre à une logique décidée par le narrateur. La présentation des événements en fait des épisodes d'une histoire qui esquisse une aventure vécue par le scripteur et partagée par le destinataire – lecteur, tenu en haleine par les jeux de l'étrange. C'est pour plaire à son lecteur encore que Du Camp d'une part insère de multiples anecdotes, qui finissent par brouiller les catégories de l'histoire et du merveilleux et placent le récit de voyage aux lisières du reportage et du conte, et d'autre part émaille son discours de traits comiques. Mais, tout en cheminant dans un monde où réel et fiction se côtoient et s'interpénètrent, Du Camp vise à rétablir sa « vérité » : le récit de voyage se fait alors itinéraire au travers des sources livresques ; il met en perspective le passé et vise un projet satirique qui le maintient toujours à distance de l'Autre découvert. Les images employées révèlent tout un travail poétique ou dépréciatif, preuves de la distance narrative et de l'écriture littéraire.

S'il est vrai que le réel ne peut jamais être appréhendé qu'au travers du prisme d'un imaginaire, le récit de voyage évolue dans un entre-deux incertain : il se revendique comme reflet du monde réel et pourtant il utilise forcément les détours fictionnels ou romanesques, les procédés de dramatisation ou de distanciation, qui éloignent le référent. *Le Nil, Égypte et Nubie*, entre fiction et fiction, est peut-être l'amorce d'un possible roman que Du Camp n'écrit jamais.

Conclusion : se rapproche du travail littéraire par recherche esthétique... Mise à distance de l'Autre. 1882 : in *Souvenirs littéraires*, D.C. réécrit son séjour en Égypte.

Réfère à des formes de savoirs, formes d'écritures par le biais de Gautier. Distance critique, ironique : s'engage peu lui-même.

L'enjeu de l'exposé est de s'interroger sur les modalités de la mise en récit du voyage réel. Du réel vu au réel restitué par les mots se dessine un parcours qui emprunte aux procédés fictionnels voire romanesques. Des effets de dramatisation et de distanciation concourent à estomper les frontières entre reportage neutre et objectif et fiction. C'est

là un paradoxe du récit de voyage qui vise un idéal de transparence et se donne pour motivation la découverte de la vérité et qui ne peut que recourir à des procédés qui dénoncent son caractère fictif et artificiel.

DC : Qu'il est bon d'être en voyage, de vivre joyeux sous le soleil, de se baigner hardiment dans les fortifiants effluves de la nature et de marcher dans sa liberté sans limites » (155) La nuit, dans les rues de Damas, lorsque les sentinelles me criaient : qui vive ? J'étais toujours près de répondre : cosmopolite ! (155)

271 J'aime les voyages, car ils comportent seuls la rêverie sans cesse mêlée à l'action ; ils instruisent, ils rendent fort et enseignent le mépris des vanités humaines.

Du Camp cosmopolite.

Abbas-Pacha : C'est qu'Abbas-Pacha entretient sa ménagerie ; je l'ai vue... » (80).

Ibrahim-Pacha eut envie de faire élever des raffineries de sucre sur l'autre rive... il égrena sous ses doigts rapaces les édifices romains, en prit les matériaux et en construisit une hideuse manufacture enlaidie d'un tuyau de pompe à feu, et qui » (107).

« là fut une ville » (107).

156 Et ce dépérissement ira croissant de jour en jour, tant qu'un sang jeune et vigoureux ne sera pas venu régénérer la vieille race qui végète et s'éteint dans cet incomparable pays.

235 Les hommes qui habitaient ces palais, ... devaient avoir cent coudées de haut...

5 : là même où s'arrêta jadis... de pourpre qui revenait d'Actium

8-9 : Lorsque Amr la prit, il y avait 4000 bains... De tout cela il ne reste rien... splendeurs passées. + futur.

22 : « Ne serait-ce point une réminiscence involontaire du bouton de lotus si fréquemment employé dans la vieille architecture égyptienne »

37 « Ici l'art n'est pas même en décadence, il n'existe plus »

40 Autrefois les étudiants étaient des hommes faits,... à cette heure...

170 Strabon raconte qu'il la parcourut en voiture.

281 autrefois... maintenant Kôçeir s'éteint peu à peu, s'affaissant d'heure en heure comme un malade qui va bientôt mourir.

302 C'est là que, le 21 mai 1801, Mourad-bey mourut de la peste

Rachitique : « ainsi qu'une grande araignée à demi écrasée » (41).

« Des muciciens arabes font leur vacarme... »

Dans ces grandes barques, les femmes sont entassées pêle-mêle, négresses, mulâtresses, abyssiniennes, nues, brûlées par le soleil, abruties, humbles et sans force. Je les examine pendant que je suis assis sur l'habacle avec les marchands (131). Comparaisons : comme un chat sur une proie... elle avait l'air de quelque statue de bronze d'une divinité des olympes oubliés. (132)

293 Vieille femme : le passage d'une couleuvre.

« qui ressemble aux rebeks que Fra Angelico met entre les mains de ses anges » (116).

« avec le geste des bacchantes du musée d'Arles » (117).

« Les Égyptiens modernes et les Turcs, qui les gouvernent à coups de bâton, n'ont rien compris à toutes ces splendeurs ; ils n'ont compris ni les pharaons ni les fatimites ; pour eux, les temples où l'Égypte logeait son peuple de dieux ne sont que des carrières ; quand on a besoin de matériaux pour bâtir une « raffinerie », ainsi que disait mon drogman, on fait sauter un pylône, un portique, un sécos, et il n'en est que cela. » (37).

« Qu'il détruisent les vieux restes de cette civilisation pleine de merveilles, qui passa des Égyptiens aux Grecs et des Grecs aux Romains ; qu'ils égrènent sous leurs doigts rapaces les chef-d'œuvre granitiques signés Ramsès, Cléopâtre ou Hadrien, je le comprends jusqu'à un certain point ; ceux-ci étaient des infidèles qui brûleront éternellement dans les feux de la géhenne pour avoir adoré plusieurs dieux ; mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'ils ne respectent même pas les lieux sacrés où des musulmans se sont inclinés sous la voix des imans qui invoquaient Allah. » 38. + 38

« Certes, si le feu du ciel tombait encore sur les prévaricateurs, Abbas-Pacha et ceux dont il s'environne à plaisir, seraient réduits en cendres depuis longtemps » (39).

Auto-satire : 17 depuis les gloires de notre première république...

« khamsin // pentecôte » (91).

256 Un homme a fait tout cela : un jour il est venu suivi par une bande de dessinateurs, et il a copié les sculptures de ce sépulcre ; à mesure qu'une inscription était transcrite, qu'un dieu était décalqué, qu'un pharaon était estampé, on ripait l'inscription, on brisait le dieu, on abattait le pharaon. ...

« Qu'ont-ils fait ? Les uns ont un peu tué leur prochain, les autres ont volé sur la route, il est vrai ; mais la plupart languissent là parce qu'ils n'ont pas payé l'impôt » (109).

C'est une ruine ruinée (161)

254 Qui donc avait arraché le roi de son tombeau ? Les prêtres probablement, ceux-là même qui l'avaient ensépulturé et qui savaient mieux que d'autres combien de richesses on avait enfermées avec lui.

- enjeu politique

Rythme ternaire percutant : « on a morcelé, brisé, effondré... qu'on a commencé / a abandonné / ne finira jamais » (38).

« huttes de pêcheurs » : « Ce sont des cabanes construites en terre, hautes à peine pour s'y tenir debout, larges tout au plus pour pouvoir s'y étendre, percées d'un grand trou qui sert à la fois de porte, de fenêtre et de tuyau de cheminée » (18).

« négociants, demi-dieux tyranniques de ce pays bassement mercantile (8)

Mélange : ni, ni ... ville franque, la pire chose qui soit au monde.

110 : Une de ces salles (Syout, capitale de la Haute Égypte) était ornée de quatre gros piliers taillés en pleine roche ; on les a brisés à la base pour en faire de la chaux ; ils pendent maintenant du plafond comme d'informes clefs de voûte.

« Lorsqu'un fellah fait cette réflexion... il est immédiatement soupçonné d'être riche, d'avoir découvert un trésor, que sais-je ? D'être en rapport avec les génies qui gardent les mines de diamants ; alors on exige arbitrairement de lui une somme quelconque, et on le roue de coups jusqu'à ce qu'il l'ait versée » (151)... Abbas-Pacha 151(petit-fils de Méhémet-Ali) Portrait/ 152

Dans le voyage, les étapes se succèdent déterminées en grande partie par la contiguïté spatiale, comme indépendamment de la volonté du voyageur. Dans un texte de fiction, sélection des remarques par le voyageur scribeur, dose leur distribution en vue de la construction d'une intrigue tendue vers un but final. Actions motivées.

Voir peut-être les outils logiques utilisés (en effet, donc)

Démonstration : allure argumentative : « tu peux voir, par cet exemple, combien maintenant nous sommes respectés en Égypte » (31).

« il ne sera peut-être pas sans intérêt pour toi de les connaître et de savoir les oraisons particulières attachées à cette cérémonie préparatoire et indispensable de toute prière. » (31).

Où alors arrêts sur images :

« Tout cela était calme et comme absent du reste du monde » (24)

Sérialisation spatiale : p. 26

« Dans l'est, un long nuage safran s'allongeait d'où le soleil sortit tout à coup » (26)

Lecteur reste sur sa faim : danse de l'abeille : Ce ne fut point ce que tu peux croire... ce fut très-simple, passablement bête et assez grossier. (119)

Valeur générique : Lorsque les blés sont hauts ... fellah 150

Paillasse musulmans (44)

Curiosité de Du Camp : « J'acceptai avec joie, dans l'espoir d'un cérémonial quelque peu magique » (46).

Procédés d'attente au niveau de la macrostructure ou au niveau de la séquence descriptive (attente du sujet descriptif).

Mime découverte théâtrale de l'Autre.

Au moment où je marchais près d'une mesure, une femme en est sortie suivie de ses enfants (125)

Description 30 : puis « j'étais sans m'en douter, chez le premier baigneur d'Abbas-Pacha ; et ces réjouissances étaient celles du mariage de sa fille »

17 fort qui baigne ses pieds dans la mer : c'est Aboukir

32 Autour de la corniche, dans l'ombre des angles, on voit des points noirs qui sont des chauves-souris accrochées, prêtes à prendre leur vol quand viendra la nuit.

46 deux petits bâtiments carrés d'où s'échappent des miasmes infects ; ce sont les abattoirs »
 77 des trous profonds qui sont des puits à momies

294 affreux gargouillement plaintif qui est le cri des dromadaires

11 : description d'une scène : le lendemain seulement je devais savoir le motif de cette procession nocturne et tumultueuse. Circoncision (12) « ce fut là tout ce que je vis de curieux à Alexandrie ».

257 Ce sont des chasseurs d'hyènes

6 : fausse naïveté : « un monsieur tout en noir ».

Naïveté du domestique : 157 pschent : « quelle drôle de casquette »

« Ils s'étaient empilés et tassés sur les banquettes, les tables et le parquet, pendant que je regardais innocemment les étoiles briller dans l'eau et les panaches de fumée lumineuse qui se tordaient à la gueule du tuyau de la machine. Ne trouvant pas de place où m'étendre, je fis dresser sur le pont mon lit de campement ; je m'enveloppai dans ma pelisse et je m'endormis, heureux d'apercevoir le ciel au-dessus de ma tête toutes les fois que j'ouvrais les yeux » (26).

« J'en eus la preuve le soir même de mon arrivée » (29). + Anecdote.

282 eau de Koçeir non potable.

Etranger (99).

Auto-dérision : « la mule qui portait mes bagages refusa longtemps et obstinément d'entrer dans la barque.

On lui banda les yeux, on lui lia les jambes pour l'empêcher de ruer, on la tira par devant, on le roua de coups par derrière, et après une heure de cet exercice, nous pûmes enfin nous rendre maîtres de cette bête rétive et rossée. » (18).

« Le soleil couchant allongeait nos ombres, qui ressemblaient sur le sable à de grands obélisques en mouvement » (19).

p. 69

« Moi-même, je me suis baigné sans danger chaque jour. Il est juste de dire que ma maigre personne était un régal trop médiocre pour tenter ces gros sauriens accoutumés à des repas d'une frugalité moins manifeste » (112).

« monuments de bêtise et de vanité » (67).

« Ne t'effraie pas, cher théophile, de ces..., je n'allais enlever aucune princesse... j'allais simplement chercher à tuer une hyène signalée depuis quelques jours dans les environs de Médinet-Abou » (236)

De même que la sœur Anne, je ne voyais rien venir. (238)

« vais-je te mettre en regard une explication peut-être moins probable, tu choisiras » (14).

Ouverture du récit (je n'en sais rien)

Expérience commune : le repas turc (23). Soutenir l'intérêt : « aucune de celles que tu as visitées à Constantinople ne pourrait t'en donner une idée exacte. (34), mosquée de Sultan Haçan.

Je pourrais te promener dans le Khan-Khalil...mais tu connais tous ces détails dont Gérard de Nerval t'a fait le récit » (83).

Symétrie : Vers trois heures, comme les muezzins montaient aux minarets pour annoncer la prière, je descendis vers le fleuve et je pris une barque qui m'emporta bientôt en refoulant le courant.

Figure-toi Notre-Dame de Paris taillée dans un seul bloc de pierre (139).

Quels sont ces deux colosses que les Grecs appelaient Memnon, que Denon prenait ingénument pour deux princesses égyptiennes, et que les Arabes nomment aujourd'hui « El Sanamat », les idoles ? Champollion... (244)

« Croirais-tu que ces sortes de choses, bonnes généralement à engraisser les terres, sont précieusement recueillies par les Arabes, qui les fument dans leurs tchibouks lorsqu'elle deviennent sèches ?

« voici l'heure où les fantômes blancs vont apparaître.

Certes, si jamais ruines ont été visitées par les esprits, ce sont bien celles-là ! Où trouveraient-elles donc, ces pauvres âmes errantes qui flottent dans les espaces, un ciel plus étoilé, de plus larges colonnades, des échos plus sonores, un silence plus profond, des images plus belles et un plus religieux recueillement ? » (229). Je comprends que les Arabes, toujours cherchant le merveilleux, aient peuplé ces solitudes avec les génies dont Éblis est le chef et que Soliman Ben Daoud avait enchaînés sous son trône.

Châtiment d'un voleur (214-5). Si j'étais préfet de police, je donnerais quelquefois cet exemple plein de moralité, et je laisserais crier les philanthropes.

261 D'où vient l'eau du Nil ? Demandai-je un jour à Reïs-Ibrahim. Du paradis, répondit-il, où elle a servi aux ablutions des anges.

Cette salle, presque obscure, me paraît être le réfectoire de tous les oiseaux de proie du voisinage (219)

276 Joseph dialogue

284-5 ... les requins les ont mangés, sans doute.

286 Sur la jetée une femme fort jeune, portant sur son dos...

« Je ne sais quel géant les a maniés lorsqu'ils étaient tièdes encore, mais les trous arrondis qui les creusent paraissent l'empreinte de doigts monstrueux. (123)

« Il est juste de dire qu'ici la vie d'un homme est moins précieuse que celle d'un dromadaire ou d'un cheval, et pour te le prouver, je n'ai qu'à te raconter la visite que me fit le lendemain l'effendi, nazir d'Ibrym » (147). Perception. Histoire du nazir. Le fellah portrait. « Pour lui ». Dialogue entre DC et le nazir (148-9-150). Questions du voyageur. « c'est ainsi que l'Égypte est gouvernée. Je ne me veux point pleurnicher avec sensiblerie sur le sort des fellahs, mais ils sont réellement si misérables qu'ils feraient pitié même à un trafiquant de chair humaine.

292 malgré les observations des chameliers qui affirment que ce lieu est mal famé, que le diable y vient toutes les nuits et que certainement il nous arrivera malheur.

Mèche de cheveux (159)

307 Grottes de Samoun, C'était un homme du pays, à ce que m'ont raconté mes guides ; ... Le diable lui a tordu le cou....

Anecdote sur Méhémet-Ali : « une courte anecdote fort caractéristique et peu connue ».

Anecdote : Ce fut là qu'Amr-Ben-El-Âs planta sa tente ...

« L'an dernier... un pèlerin du Moghreb y retrouva sa tasse de cuivre qu'il avait laissé tomber ... Cela ne fait doute pour aucun musulman ; lorsque l'on essaye sottement de leur démontrer qu'un ruisseau... et, en vérité, il sont raison » (49).

Origine du dossêh : 60. Seulement, à cette heure, au lieu d'étendre des bouteilles et des flacons sous les pas du cheval, on y met des hommes »

114 Comme je la traversais, un vieil arnaute vint à moi et me demanda des médicaments pour sa femme malade...

137 : et j'ai pensé que c'était là que devaient habiter les héros des contes de l'Orient, la fée des roseaux verts et le génie des sombres eaux.

244 Voici la légende taillée en grands hiéroglyphes sur le dossier de leur trône

Anecdote : « légende charmante que racontent Hérodote, Diodore et Strabon », « il était une fois... » (70). « ne parle de la légende que je viens de te raconter ... que la troisième pyramide a été bâtie par Mycérinus.. » (72sq). « je trouve la légende jolie, et qu'il me plaît d'y croire, comme je crois à Cendrillon » (73).

250 On apporta le café, et le pauvre homme me raconta ses infortunes.... DIL ensuite.

Juxtaposition d'explications diverses sérieuses ou fantaisistes sur l'usage des pyramides (73-74).

Chameaux qui refusent de manger (97-98) : interprétation erronée et vraie raison (rut).

Histoire : « C'est là que les mameluks furent massacrés sans possibilité de fuite ... le 1^{er} mars 1811, par ordre de Méhémet-Ali » (79).

Mon guide, Temsah, me raconta à voix basse que toutes les nuits on voyait nager, sur les eaux fangeuses et épaisses de ce lac, un vaisseau d'or manœuvré ...232

Note savante (le sycomore) 24. « digression de botanique » Tu voudras bien, cher ami, excuser cette courte digression de botanique ; elle était indispensable : comme dans le cours de ces lettres le mot sycomore reviendra souvent, il était bon de nous entendre sur sa signification réelle et naturelle. ». Reprise de la narration « Donc ».

Les dattes (183)

Chadoufs (89)

Jeu de trictrac (226)

« Tu comprends, cher ami, que je ne vais point me livrer devant toi aux faciles exercices d'une dissertation scientifique sur l'emplacement certain du lac Moeris » (102).

144 Olympiodore donne à ce nom une étymologie qui me paraît contestable... Strabon raconte qu'elle fut prise par Petronius lors de ses guerres contre la reine Candace.

D'après les gens du pays, tous les soirs à minuit on aperçoit venir de grands fantômes blancs qui s'appuient sur des lances d'or, et dont le front est armé de cornes d'ivoire. ... (165-6)

Sorcier (strego) : 167

« Lorsqu'on leur demande en montrant un temps : « qui est-ce qui a construit cet édifice ? – Ce sont des djinns, répondent-ils ; la nuit ils y viennent encore » (182)

183-4-5 Autrefois il y avait à Paris, ... un palmier femelle « noces végétales », Légende fort belle d'om l'on peut conclure qu'ils ont cru à une création progressive.

Cette légende est difficile à raconter, cher ami, néanmoins je veux te la dire ; si elle est trop excentrique, la faute en est aux Arabes et non pas à moi....

22 : minarets ; sorte de petite coupole bulbeuse qui ressemble à un gros bourgeon près d'éclore ».

31 noce :

143 cela ressemble singulièrement à un bâton à perruque

225 obélisque oscillant comme un homme ivre

- Allusions : mannequin qui n'aurait point été déplacé dans les phallalogies de Busiris (11)

« ainsi qu'il convient à des hommes libres » (16)

112 Fanon, plus superbe cent fois que tous les jabots en dentelles d'Angleterre, de Venise, de Malines ou d'Alençon

177 Il a l'air grave et triste comme s'il pensait à la question de la propriété littéraire.

178 sur un pauvre veau qui paissait béatement, et qui l'évita par un saut de côté assez spirituel pur un animal de si mauvais réputation

« il est phalliquement humain. » (221)

des objets difficiles à nommer, mais qui prouvent qu'autrefois l'émasculatation était pratiquée sur les vaincus comme elle l'est encore aujourd'hui chez les peuples de l'Abyssinie » (241)

255 C'est un rébus à grand spectacle, dont Champollion seul aurait peut-être pu découvrir le sens

268 Joseph... comme Panurge

- Animisation : « sans se soucier de ses destinées passées, la colonne de Pompée sert aujourd'hui de guidon aux navires », burlesque ou héroïcomique.
- Ironie : mépris ? « J'avais corrompu l'iman lui-même avec un medjidi ... et cet honnête homme m'expliquait longuement ce qui se passait devant moi tout en buvant du café qu'il avait fait apporter. Qu'Allah lui pardonne ! » (31).

« Les femmes y font tous les travaux fatigants, pendant que leurs maris fument à l'ombre et se racontent des histoires ; aussi, c'est une richesse que d'avoir plusieurs femmes (128)

Je pénétrai dans l'église, car c'est là qu'on habite ; c'est vraiment la maison du seigneur. On y vit, on y mange, on y dort, au besoin on y meurt. (206) Point de nappe, point de draperies, point de hauts chandeliers, point de tableaux, point de statues, pas même un œuf d'autruche suspendu à une corde...

J'ai laissé à bord de la cange mon domestique qui regrette la France, tout à l'heure Joseph regrettait la rivière de Gênes, et voici un moribond qui regrette l'Abyssinie (207)

Pour dévaliser un peu les voyageurs (211). Maintenant, tout est au mieux dans les meilleures des ruines possibles, ...

Obélisques... comme fatigués de leur vieillesse (229)

« je ne sais s'il chanta pour les autres, mais je sais qu'il ne chanta pas pour moi » (243)

- Humour noir : « en 1807 on fusillait les prisonniers anglais, qu'on avait préalablement mutilés » (21).

Si tu veux avec moi oublier ces férociétés sérieuses et respectables d'une foi ardente, (63).

110 C'est là encore qu'elles purgent leur quarantaine, repos forcé dont les djellabs (marchands d'esclaves) profitent pour mutiler leurs jeunes nègres et les rendre propres aux services du harem. (eunuques)

190 L'Égypte est un pays créé par Esculape ; toutes les maladies y guérissent.

250 il y aurait aussi cette question à résoudre : jusqu'à quel point annuler ainsi avec préméditation les éléments régénérateurs que sa décomposition successive doit apporter à la terre ?

111 Un bourriquier arabe me guidait à travers les couloirs. Il prétendait que les peintures hiéroglyphiques représentaient les mameluks vaincus par Bonaparte,

13 singulière confusion : les Grecs ont inventé ce fameux roi Moeris

16 prétendus bains de Cléopâtre

179 On les a prises généralement pour les restes d'un arc triomphal, on a eu tort, je crois ; ce sont simplement les débris d'une porte plein-cintre...